HAL
open science

La dynamique paradoxale de l'enfermement dans A Room of One's Own de Virginia Woolf : entre contrainte et dépassement du genre

Valérie Favre

To cite this version:

Valérie Favre. La dynamique paradoxale de l'enfermement dans A Room of One's Own de Virginia Woolf : entre contrainte et dépassement du genre. Ingeborg Rabenstein-Michel; Valérie Favre; Jordi Medel-Bao. Genre et enfermement : contrainte, dépassement, résistance, 23, pp.231-240, 2018, Textures. halshs-01943842

HAL Id: halshs-01943842

https://shs.hal.science/halshs-01943842v1

Submitted on 14 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La dynamique paradoxale de l'enfermement dans *A Room of One's Own* de Virginia Woolf : entre contrainte et dépassement du genre

Valérie Favre
Université Lumière Lyon 2

A Room of One's Own est devenu depuis sa publication en 1929 un texte crucial pour les lecteurs, lectrices et critiques qui s'intéressent aux questions de genre et de littérature. Cet essai est d'ailleurs si célèbre et célébré qu'il n'est presque plus besoin de le présenter. Toutefois la reconnaissance dont il fait l'objet tend à amoindrir la perception de ses subtilités et de sa complexité, la réflexion woolfienne se trouvant parfois résumée à l'assertion suivante : « a woman must have money and a room of her own if she is to write fiction[1] », alors même que la conférencière introduit cette remarque ainsi :

> I should never be able to come to a conclusion. I should never be able to fulfil what is, I understand, the first duty of a lecturer—to hand you after an hour's discourse a nugget of pure truth to wrap up between the pages of your notebooks and keep on the mantelpiece for ever[2].

Ce faisant, la conférencière woolfienne se refuse dès l'exorde à se faire donneuse de vérité, ou de leçon, afin d'adopter, au fil de l'essai, la posture de « donneuse de paradoxes ».

Cette position de « femme qui n'a que des paradoxes à offrir, et non des problèmes faciles à résoudre[3] », que décrit Olympe de Gouges et qui, comme le

---

[1] Virginia Woolf, *A Room of One's Own* [1929], Oxford, Oxford University Press, 2015, p. 3. « [U]ne femme doit avoir de l'argent et un lieu à elle si elle veut écrire de la fiction », Virginia Woolf, *Un lieu à soi* [1929 ; 2016], Marie Darrieussecq (trad.), Paris, Denoël, 2016, p. 20.
Si c'est la traduction de Clara Malraux qui a rendu l'essai woolfien célèbre en France sous le titre d'*Une chambre à soi*, nous préférons faire usage de la traduction de Marie Darrieussecq, pour des raisons qui seront rendues explicites au cours de cet article.

[2] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 3-4. « Je ne pourrais jamais tirer de conclusion. Je ne pourrais jamais remplir ce qui est, je le conçois, le premier devoir d'un conférencier ou d'une conférencière – vous servir, au bout d'un discours d'une heure, une pépite de vérité pure à emballer entre les pages de vos carnets et à conserver pour toujours sur le manteau de votre cheminée. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 20.

[3] Olympe de Gouges, *Le bonheur primitif de l'homme ou les rêveries patriotiques* [1788], en ligne : http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k42599j/f24.image.texteImage. Cité par Joan W. Scott, *La citoyenne paradoxale*, Marie Bourdé & Colette Pratt (trad.), Paris, Albin Michel, 1998, p. 21.

souligne Joan W. Scott dans son ouvrage *Only Paradoxes to Offer*[4], parcourt l'histoire du féminisme, se retrouve en effet dans *A Room of One's Own*. Woolf l'adopte afin d'interroger le lien entre les femmes et la littérature, en tant qu'ensemble de productions textuelles mais aussi en tant qu'institution sociale et symbolique.

De fait, le paradoxe, comme outil épistémologique qui relève de l'assertion allant à l'encontre de la *doxa* mais aussi comme figure rhétorique et stylistique relevant de la contradiction logique perceptible mais non intrinsèque d'un énoncé, gouverne l'économie générale de *A Room of One's Own*, ainsi que l'articulation entre le titre de l'essai et le texte qu'il symbolise, une articulation qui souligne, en creux, les notions de genre et d'enfermement.

Il peut ainsi sembler paradoxal que Woolf attribue le titre de *A Room of One's Own* à un essai qui a pour objet les femmes et la fiction, et qu'elle efface le genre féminin du titre de ce texte, en ayant recours au pronom personnel neutre « one », traduit en français par le syntagme, non moins neutre, « à soi ». Mais ce faisant, l'autrice souligne l'approche relationnelle qui figure au centre de l'essai, qui ne traite jamais tant des femmes « en tant que telles » que des rapports entre les sexes et du genre. L'emphase mise sur le terme « room » qui, au sens propre, signifie l'espace délimité qu'est celui de la pièce et renvoie en premier lieu à la sphère privée, peut, elle aussi, sembler contradictoire si l'on songe au fait que ce texte retrace l'histoire de l'émancipation intellectuelle et artistique des femmes, ainsi que leur entrée dans ce champ de la sphère publique que forment la production et la tradition littéraire. Mais cela est sans compter, comme nous le verrons plus loin, sur le statut paradoxal que Woolf attribue à cette pièce à soi.

Comme le souligne cette brève analyse, la dynamique du paradoxe que cet article tâchera de faire poindre, anime l'articulation que Woolf esquisse, dès le titre de l'essai, entre les notions de genre et d'enfermement, une articulation qui opère à différents niveaux. Aussi conviendra-t-il d'examiner le traitement woolfien de l'enfermement genré au sens propre, spatial, du terme, en s'interrogeant notamment sur la place des femmes au sein des sphères privée et publique et sur le statut paradoxal de la « pièce » woolfienne. Puis on s'intéressera à la question des contraintes normatives du genre et à leur possible dépassement *via* l'idéal androgyne que Woolf associe au génie littéraire, idéal qui, paradoxalement, semble dépasser le binarisme du genre sans toutefois le défaire, voire tout en le renforçant. Enfin, on se penchera sur l'espace singulier et paradoxal que constitue la littérature, un espace qui se fait, comme le souligne Virginia Woolf, tantôt le reflet, tantôt le miroir déformant de l'enfermement genré.

---

[4] Joan W. Scott, *Only Paradoxes to Offer*, Cambridge, Harvard University Press, 1996. La traduction française du titre de l'ouvrage, mentionnée ci-dessus, efface la référence à Olympe de Gouges.

1. Au-delà de l'enfermement genré ? Le paradoxe de la pièce à soi.

A Room of One's Own est issu de deux conférences données par Woolf à l'automne 1928 à Newnham et à Girton, les deux premiers *colleges* ouverts aux femmes de l'Université de Cambridge. L'essai met en scène une conférencière s'adressant à une assemblée d'étudiantes et relate, pas à pas, dans un récit enchâssé, le processus de réflexion de sa narratrice. Cette réflexion est parcourue d'interruptions et de contradictions qui surviennent au fil de ses déambulations au sein de l'université d'Oxbridge, symbole fictionnel des lieux de savoir et de pouvoir que sont Oxford et Cambridge, puis de ses va-et-vient dans les rayons de la British Library et dans les rues de Londres. La narratrice adopte et subvertit ainsi la posture du flâneur, traditionnellement associée aux auteurs et aux penseurs hommes, et se fait flâneuse ; une flâneuse qui défend, paradoxalement, la nécessité pour les femmes d'avoir une pièce à elles.

La visite de la narratrice à l'université d'Oxbridge débute par deux péripéties : un appariteur lui interdit de marcher sur la pelouse de l'université en lui précisant qu'elle est réservée aux étudiants et aux professeurs de sexe masculin, puis elle se voit refuser l'entrée d'une bibliothèque car elle n'est pas munie d'une lettre de recommandation et n'est pas accompagnée par un homme. Woolf souligne ainsi dès les premières pages de l'essai que l'espace public est marqué, délimité par le genre, les conséquences de cette démarcation se faisant ici tant pratiques que symboliques : l'appariteur impose à la narratrice de regagner le droit chemin imposé aux femmes par la société patriarcale, alors que le bibliothécaire ferme devant elle les portes du savoir.

C'est donc à revers que la notion d'enfermement fait son entrée dans le texte, la narratrice, figure de la flâneuse mais aussi de l'exclue et de l'intruse, se retrouvant enfermée dehors[5]. Elle tire au terme de cette première journée de réflexion, et du premier chapitre de l'essai, la conclusion suivante : « I thought how unpleasant it is to be locked out; and I thought how it is worse perhaps to be locked in[6] ». La narratrice revendique ainsi, comme l'a montré Marie Laniel[7], son statut d'*outsider*, une posture chère à Woolf que l'on retrouve notamment dans cet autre essai sur le genre, publié en 1938, qu'est *Three Guineas*[8]. Or, cette exclusion est le symbole même de l'enfermement genré, car c'est la sphère publique, celle du pouvoir et du savoir, mais aussi de la littérature, qui est en partie inaccessible à la narratrice, ce

---

[5] Voir Peggy Kamuf : « *A Room* frames the question of women and fiction within the field of an exclusion. », Peggy Kamuf, « Penelope at Work: Interruptions in *A Room of One's Own* », *NOVEL: A Forum on Fiction*, vol. 16, nº1, 1982, p. 5-18, p. 8. « *A Room of One's Own* inscrit la question des femmes et de la fiction dans le domaine de l'exclusion. », je traduis.

[6] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit.* p. 19. « [E]t combien il est déplaisant d'être enfermée dehors ; et pire, peut-être, d'être enfermée dedans », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit*., p. 48.

[7] Voir Marie Laniel, « 'Thoughts of an Outsider' : Virginia Woolf et la pensée du dehors », *Études britanniques contemporaines*, n°48, 2015, p. 1-12.

[8] Virginia Woolf, *Three Guineas* [1938], Oxford, Oxford University Press, 2015.

qui permet à Woolf de souligner, en creux, l'enfermement des femmes dans la sphère privée[9]. Cette bipartition genrée de l'espace physique et de l'espace symbolique sert de fil directeur à *A Room of One's Own* où Woolf, en évoquant par étapes quatre siècles de l'histoire (littéraire) britannique, souligne l'enfermement des femmes et leur association à cette figure de « l'Ange du foyer », « the Angel in the House », qu'elle emprunte au poète victorien Coventry Patmore dans l'essai intitulé « Professions for Women[10] ».

Il peut ainsi sembler contradictoire que la narratrice, figure de la flâneuse, qui retrace la lente et difficile entrée des femmes dans la sphère publique, affirme dès la première page du texte que détenir une pièce à soi est le biais par lequel les femmes parviendront à s'émanciper de la sphère privée et à obtenir la place qui leur est due au sein de cette parcelle de la sphère publique qu'est la littérature.

Mais, de fait, cette pièce à soi est le symbole même de la dynamique du paradoxe qui parcourt et structure *A Room of One's Own* : loin de reléguer à nouveau les femmes dans la sphère privée, cette pièce, qui se doit, comme le précise la conférencière, d'être dotée d'un verrou[11], est un espace libérateur dans lequel on peut s'enfermer afin d'ouvrir, *via* l'écriture, de nouvelles portes. Loin d'être une « chambre » comme l'indique la traduction de Clara Malraux[12], c'est-à-dire un espace du retranchement intime, la pièce à soi est un lieu où les femmes s'affranchissent de la domination genrée qui règne aussi bien sur la sphère publique que sur la sphère privée, ce que Virginia Woolf énonce explicitement dans « Professions for Women » : « [Women] have won rooms of [their] own in the house hitherto exclusively owned by men[13] ». Enfin, la pièce à soi est un espace utopique, au sein duquel nul·le n'est tenu·e de s'en tenir aux contraintes et aux rôles genrés, un espace hors genre, comme le souligne dans le titre de l'essai, l'utilisation du pronom neutre anglais « one ».

---

[9] Il convient néanmoins de préciser (et Woolf en a conscience) que ce sort n'est pas celui de *toutes* les femmes. Si jusqu'au tournant du XXe siècle les femmes de la haute société britanique sont associées, et souvent contraintes, à la sphère privée, c'est loin d'être le cas dans l'ensemble des classes sociales.

[10] Virginia Woolf, « Professions for Women » [1942], *Women and Writing*, Michèle Barrett (éd.), San Diego, Harcourt, 1980, p. 57-63.

[11] « [I]t is necessary to have five hundred a year and a room with a lock on the door if you are to write fiction or poetry. », Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 79. « [I]l est nécessaire d'avoir cinq cents livres de rente par an et un lieu dont la porte ferme à clef si l'on veut écrire de la fiction ou de la poésie », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.* p. 159.

[12] Virginia Woolf, *Une chambre à soi* [1929 ; 1951], Clara Malraux (trad.), Paris, Éditions 10/18, 2008.

[13] Virginia Woolf, « Professions for Women », art. cit., p. 63. « Les femmes ont désormais des pièces à elles, dans cette demeure qui était jusqu'alors la propriété exclusive des hommes. », Virginia Woolf, « Des professions pour les femmes » [1942 ; 2015], *Essais choisis*, Catherine Bernard (trad. & éd.), Paris, Folio classique, 2015, p. 391-400, p. 399.

2. Au-delà du binarisme du genre ? Le paradoxe de l'idéal androgyne

La notion de pièce à soi se trouve ainsi liée à l'affranchissement des contraintes que le genre exerce sur les individu·es, mais c'est avant tout par l'entremise de l'idéal androgyne[14] que Woolf questionne le binarisme du genre.

Cette question, Woolf l'avait déjà abordée dans l'ouvrage publié en 1928, *Orlando: A Biography*, qui préfigure certaines des réflexions sur le genre et la littérature développées dans *A Room of One's Own*. *Orlando* retrace la fantastique destinée de son protagoniste éponyme, un jeune garçon de l'Angleterre élisabéthaine qui traverse les siècles jusqu'aux années 1920, se métamorphosant en femme au XIXe siècle. Si ce texte abonde dans le sens de la fluidité et d'une certaine performativité du genre, il importe également de souligner qu'*Orlando* est un roman de l'artiste implicitement articulé autour de l'idéal androgyne, idéal sur lequel Woolf revient explicitement dans *A Room of One's Own.*

Ainsi, au sixième et dernier chapitre de l'ouvrage, au terme des déambulations de la narratrice, alors qu'elle se trouve dans cette pièce bien à elle, la narratrice affirme : « It is fatal to be a man or woman pure and simple; one must be woman-manly or man-womanly[15]. » Les deux syntagmes « woman-manly » et « man-womanly » esquissent une forme de subversion du binarisme du genre, le chiasme et l'usage du tiret venant souligner un trouble, une porosité dans la différence des sexes. Il est néanmoins nécessaire de s'interroger sur les limites de cette subversion en analysant de quelle manière la logique textuelle de cette assertion tend à mettre en avant le statut paradoxal de l'idéal androgyne.

La réflexion sur l'androgynie naît d'une scène que la narratrice observe par la fenêtre de cette pièce bien à elle, un homme et une femme qui, comme le précise l'instance narrative, forment un couple, rentrent ensemble dans un taxi. Cette scène conduit la narratrice au raisonnement suivant :

> [C]ertainly when I saw the couple get into the taxi-cab the mind felt as if, after being divided, it had come together again in a *natural* fusion. The obvious reason *would* be that it is *natural* for the sexes to co-operate. One has a profound, if *irrational*, instinct in favour of the theory that the union of man and woman makes for the greatest satisfaction, the most complete happiness. But the sight of the two people getting into the taxi and the satisfaction it gave me made me also ask whether there are two sexes in the

[14] L'idéal androgyne woolfien est au cœur de vifs débats critiques depuis les années 1970. Pour un rappel synthétique de ces débats, voir Derek Ryan, *Virginia Woolf and the Materiality of Theory*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2013, p. 58-61.

[15] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*. p. 78. « Il est néfaste d'être purement et simplement un homme ou une femme ; il faut être féminin-masculin ou masculin-féminin. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 158.

> mind corresponding to the two sexes in the body, and whether they also require to be united in order to get complete satisfaction and happiness[16]?

On notera la répétition du terme « natural » qui est ici associé à l'idée d'une coopération et d'une fusion entre les sexes, le terme « co-operate » venant renforcer la bi-catégorisation du genre, ainsi qu'une forme d'hétéronormativité, tandis que celui de « fusion » semble inviter à un dépassement de la différence des sexes. Toutefois l'emploi du terme « irrational » souligne le fait que la narratrice s'en réfère ici à la *doxa* qui veut faire de cette coopération sexuée et genrée une donnée « naturelle », au fondement de la société, l'emploi du modal « would » venant quant à lui accentuer la distance qui sépare la narratrice de cette *doxa*.

Si l'androgynie, en ce qu'elle évoque une forme de coexistence au sein de l'esprit d'une polarité féminine et d'une polarité masculine, équivaut à un dépassement du traditionnel binarisme du genre qui relègue les femmes au féminin et les hommes au masculin, elle n'en demeure pas moins paradoxale, car elle réaffirme en creux le binarisme du genre dont elle ne se défait pas :

> And I went on amateurishly to sketch a plan of the soul so that in each of us two powers preside, one male, one female; and in the man's brain the man predominates over the woman, and in the woman's brain the woman predominates over the man[17].

Néanmoins, bien plus qu'une caractéristique commune à l'ensemble des individu·es, la narratrice fait de l'androgynie un idéal auquel chaque écrivain·e doit aspirer, une caractéristique qui distingue le génie littéraire des esprits purement masculins ou purement féminins, « single-sexed mind[18] », au sujet desquels la narratrice s'interroge : « Perhaps a mind that is purely masculine cannot create, any more than a mind that is purely feminine[19] ».

---

[16] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*. p. 74, je souligne. « De toute évidence, quand j'ai vu le couple monter dans le taxi, mon esprit s'est senti comme si, après avoir été divisé, il était à nouveau réuni en une fusion naturelle. La raison évidente serait qu'il est naturel pour les deux sexes de coopérer. L'instinct est profond, bien qu'irrationnel, en faveur de la théorie qui veut que l'union de l'homme et de la femme soit pour la plus grande satisfaction et pour le bonheur le plus complet. Mais la vue de deux personnes qui montent dans un taxi et la satisfaction que j'en retirais me fit me demander aussi s'il y a deux sexes dans l'esprit qui correspondent aux deux sexes dans le corps, et s'ils demandent aussi à être réunis pour obtenir bonheur et satisfaction complets. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 149-150.

[17] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*., p. 74. « Et me voilà, de façon amateur, à esquisser une carte de l'âme où deux pouvoirs présideraient en nous, l'un mâle, l'autre femelle ; et dans le cerveau de l'homme l'homme l'emporte sur la femme, et dans le cerveau de la femme la femme l'emporte sur l'homme. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 150.

[18] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*., p. 74. « [L]'esprit unisexué », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 151.

[19] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*., p. 74. « Peut-être un esprit purement masculin ne peut-il pas créer, pas plus qu'un esprit qui serait purement féminin », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 150.

Il importe de noter que l'idéal androgyne est associé à un autre prérequis relatif au genre, celui de la nécessité pour un·e écrivain·e de ne pas être conscient·e de son sexe lorsqu'il ou elle crée : « it is fatal for anyone who writes to think of their sex[20] ». Mais si la narratrice fait ainsi de la non-conscience de sexe, une condition de la création littéraire, il apparaît que ce dont témoigne *A Room of One's Own*, c'est bien que la littérature, dans son ensemble, est tout sauf dénuée de conscience de sexe.

3. La littérature : entre reflet et miroir déformant de l'enfermement genré

Au troisième chapitre de l'essai, alors qu'elle entame son parcours dans les rayons de la British Library, la narratrice s'interroge sur l'articulation entre l'histoire des femmes et leur place, en tant qu'objet de discours, dans la tradition littéraire et constate :

> [I]f woman had no existence save in the fiction written by men, one would imagine her a person of the utmost importance; very various; heroic and mean; splendid and sordid; infinitely beautiful and hideous in the extreme; as great as a man, some think even greater. But this is woman in fiction. In fact, as Professor Trevelyan points out, she was locked up, beaten and flung about the room[21].

La figure oxymorique que ces quelques lignes font poindre, qui sera plus loin qualifiée de « very queer, composite being[22] », est le symbole même du statut paradoxal des femmes en littérature mais aussi de l'espace paradoxal que constitue la littérature, un espace au sein duquel s'exerce l'emprise du binarisme hiérarchique du genre, mais au sein duquel ce binarisme peut également être subverti et déjoué.

Dans une note de bas de page, Woolf indique qu'elle n'est pas la première à pointer ce paradoxe en citant un extrait de *Tragedy*, étude de Frank Laurence Lucas, publiée en 1927 par la Hogarth Press de Leonard et Virginia Woolf :

> But the paradox of this world where in real life a respectable woman could hardly show her face alone in the street, and yet on the stage woman equals or surpasses man, has never been satisfactorily explained[23].

---

[20] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*. p. 78. « [I]l est néfaste pour celui ou celle qui écrit de penser à son propre sexe. », *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 158.

[21] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*., p. 33. « De fait, si la femme n'avait d'autre existence que dans la fiction écrite par des hommes, on imaginerait une personne de la plus haute importance ; très variée ; héroïque et mesquine ; splendide et sordide ; infiniment belle et hideuse à l'extrême ; aussi forte qu'un homme, certains pensent même plus forte. Mais il s'agit de la femme dans la fiction. Dans les faits, comme le souligne le professeur Trevelyan, elle était enfermée, battue et jetée contre les murs. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 74-75.

[22] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*., p. 33. « Un être très étrange et composite », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 75.

[23] Frank Laurence Lucas, *Tragedy* [1927], cité par Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit*., p. 33. « Mais le paradoxe d'un monde où, dans la vraie vie, une femme respectable ne pouvait guère

C'est de biais que la narratrice s'attaque à ce paradoxe, dans un récit qui mêle faits et fiction, afin de mieux identifier les mécanismes qui, au fil de l'histoire littéraire, ont tâché de confiner les femmes au silence et au statut d'objet de discours.

En faisant parcourir à sa narratrice les rayons de la British Library, Virginia Woolf ébauche une contre-histoire subjective et non exhaustive de la littérature, centrée sur ces figures paradoxales que sont les autrices qui sont parvenues à se déjouer des contraintes du genre et à faire entendre leur voix en littérature. Au sein de cette esquisse se mêlent les illustres figures de la création littéraire au féminin en Grande-Bretagne, de Jane Austen à Charlotte Brontë, ainsi que des figures que Woolf invente, ou réinvente, de toutes pièces : Judith Shakespeare pour l'Angleterre élisabéthaine et Mary Carmichael pour le tournant du XXe siècle. Aussi diverses qu'elles soient, ces figures ont en commun l'emprise que leurs conditions matérielles de vie et d'écriture ont exercée sur leur œuvre, si tant est que celle-ci ait pu éclore, aussi bien en termes de forme qu'en termes de contenu.

L'approche matérialiste qu'elle adopte permet à Woolf de souligner que l'emprise de la hiérarchie du genre sur les femmes est la cause de ce qu'elle identifie comme leur absence de production littéraire au XVIe siècle, puis de l'importance du genre romanesque dans leur production jusqu'au XIXe siècle et enfin de la diversification de leurs ouvrages au XXe siècle. Pour la narratrice, la prédominance du genre romanesque au XIXe siècle est due au fait que les femmes écrivaient alors dans l'espace partagé de la « common sitting-room », et pouvaient donc être interrompues à chaque instant, le manque de concentration lié à ces interruptions les empêchant d'écrire des œuvres poétiques ou dramatiques. L'argument de la pièce à soi s'oppose donc à la notion de pièce commune et lutte contre la répartition genrée de l'espace, mais il vient également mettre à mal la répartition genrée de la littérature, cet *enfermement doublement genré* propre à la production littéraire, que Christine Planté a depuis qualifié de « genre des genres[24] ».

Au terme de *A Room of One's Own,* la conférencière interrompt les réflexions de la narratrice et offre à son auditoire, exclusivement composé de femmes, ainsi qu'aux narrataires du texte, une exhortation à l'écriture. Cette exhortation va à l'encontre de ce qui deviendra la notion de genre des genres et de ce fait de l'emprise du binarisme hiérarchique du genre sur la littérature :

> Therefore I would ask you to write all kinds of books, hesitating at no subject however trivial or however vast. By hook or by crook, I hope that you will possess yourselves of money enough to travel and to idle, to contemplate the

---

montrer son visage seule dans la rue, et cependant sur scène égalait ou surpassait un homme, n'a jamais été expliqué de façon satisfaisante. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 75.
Cette note de bas de page disparaît de la traduction française de Clara Malraux, *Une chambre à soi*, mais réapparaît dans celle de Marie Darrieussecq, *Un lieu à soi*, ainsi que dans la traduction d'Élise Argaud : Virginia Woolf, *Une pièce bien à soi* [1929 ; 2012], Élise Argaud (trad.), Paris, Rivages, 2012.

[24] Voir Christine Planté, « Le genre des genres », *La petite sœur de Balzac : Essai sur la femme auteur* [1989], Lyon, PUL, 2015, p. 196-221.

> future or the past of the world, to dream over books and loiter at street corners and let the line of thought dip deep into the stream. For I am by no means confining you to fiction. If you would please me—and there are thousands like me—you would write books of travel and adventure, and research and scholarship, and history and biography, and criticism and philosophy and science[25].

Cette multiplicité des genres littéraires n'est pas sans faire écho au brouillage des genres qui anime l'essai woolfien, qui se joue des faits et de la fiction en se faisant tour à tour manifeste littéraire, récit fictionnel, traité d'histoire, critique littéraire, pamphlet féministe, écrit autobiographique. Mais cette exhortation va également plus loin dans la mise en abîme, en retraçant certaines des étapes qui ont parcouru le texte jusqu'à sa scène initiale, soulignant ainsi, comme l'indique Frédéric Regard, que « l'essai woolfien produit magiquement la littérature qu'il appelle de ses vœux[26] »

Via la dynamique du paradoxe qui anime l'articulation des notions de genre et d'enfermement dans *A Room of One's Own*, c'est bien le dépassement de l'enfermement genré que Woolf appelle de ses vœux. Or, il apparaît que ce dépassement, l'autrice moderniste le met déjà en scène au sein d'un texte performatif qui ne cesse de déjouer et de se jouer de l'enfermement genré, notamment par l'entremise de sa narratrice qui, paradoxalement, incarne la figure de l'autrice que Woolf invite ses lectrices à devenir, en soulignant que la littérature, loin de réduire les individu·es à l'enfermement genré, est l'un des lieux privilégiés de leur résistance et de leur émancipation :

> Oh, but they can't buy literature too. Literature is open to everybody. I refuse to allow you, Beadle though you are, to turn me off the grass. Lock up your libraries if you like; but there is no gate, no lock, no bolt that you can set upon the freedom of my mind[27].

---

[25] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 82. « Je vous demanderai donc d'écrire toutes sortes de livres, en n'hésitant devant aucun sujet, fût-il trivial ou fût-il vaste. Coûte que coûte, j'espère que vous mettrez la main sur assez d'argent pour voyager et ne rien faire, pour contempler le futur ou le passé du monde, pour rêver sur des livres et flâner au coin des rues et laisser le fil de votre pensée plonger profondément dans le courant. Car je ne vous restreins en rien à la fiction. Si vous voulez me faire plaisir – et il y en a des milliers, comme moi – vous écrirez des livres de voyage et d'aventure, et de recherche et d'étude, et d'histoire et de biographie, et de la critique, et de la philosophie, et des sciences. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 164-165.

[26] Frédéric Regard, *La force du féminin : sur trois essais de Virginia Woolf*, Paris, La fabrique, 2002, p. 11.

[27] Virginia Woolf, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 57. « [O]h, mais ils ne peuvent pas, par-dessus le marché, se réserver la littérature. La littérature est ouverte à tout le monde. Je refuse de vous laisser m'interdire la pelouse, tout surveillant que vous êtes. Fermez à clef vos bibliothèques si ça vous chante ; mais il n'y a ni porte, ni serrure, ni verrou que vous puissiez mettre sur la liberté de mon esprit. », Virginia Woolf, *Un lieu à soi*, *op. cit.*, p. 119-120.

Bibliographie

DE GOUGES Olympe, *Le bonheur primitif de l'homme ou les rêveries patriotiques* [1788], http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k42599j/f24.image.texteImage.

KAMUF Peggy, « Penelope at Work: Interruptions in *A Room of One's Own* », *NOVEL: A Forum on Fiction*, vol. 16, n°1, 1982, p. 5-18.

LANIEL Marie, « 'Thoughts of an Outsider' : Virginia Woolf et la pensée du dehors », *Études britanniques contemporaines*, n°48, 2015, p. 1-12.

PLANTÉ Christine, *La petite sœur de Balzac : Essai sur la femme auteur* [1989], Lyon, PUL, 2015.

REGARD Frédéric, *La force du féminin : sur trois essais de Virginia Woolf*, Paris, La fabrique, 2002.

RYAN Derek, *Virginia Woolf and the Materiality of Theory*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2013.

SCOTT Joan W., *Only Paradoxes to Offer*, Cambridge, Harvard University Press, 1996.

SCOTT Joan W., *La citoyenne paradoxale*, Marie BOURDÉ & Colette PRATT (trad.), Paris, Albin Michel, 1998.

WOOLF Virginia, *Orlando* [1928], Oxford, Oxford University Press, 2014.

WOOLF Virginia, *A Room of One's Own* [1929], Oxford, Oxford University Press, 2015.

WOOLF Virginia, *Une chambre à soi* [1929 ; 1951], Clara MALRAUX (trad.), Paris, Éditions 10/18, 2008.

WOOLF Virginia, *Une pièce bien à soi* [1929 ; 2012], Élise ARGAUD (trad.), Paris, Rivages, 2012.

WOOLF Virginia, *Un lieu à soi* [1929 ; 2016], Marie DARRIEUSSECQ (trad.), Paris, Denoël, 2016.

WOOLF Virginia, *Three Guineas* [1938], Oxford, Oxford University Press, 2015.

WOOLF Virginia, « Professions for Women » [1942], *Women and Writing*, Michèle BARRETT (éd.), San Diego, Harcourt, 1980, p. 57-63.

WOOLF Virginia, « Des professions pour les femmes » [1942 ; 2015], *Essais choisis*, Catherine BERNARD (trad. & éd.), Paris, Folio classique, 2015, p. 391-400.